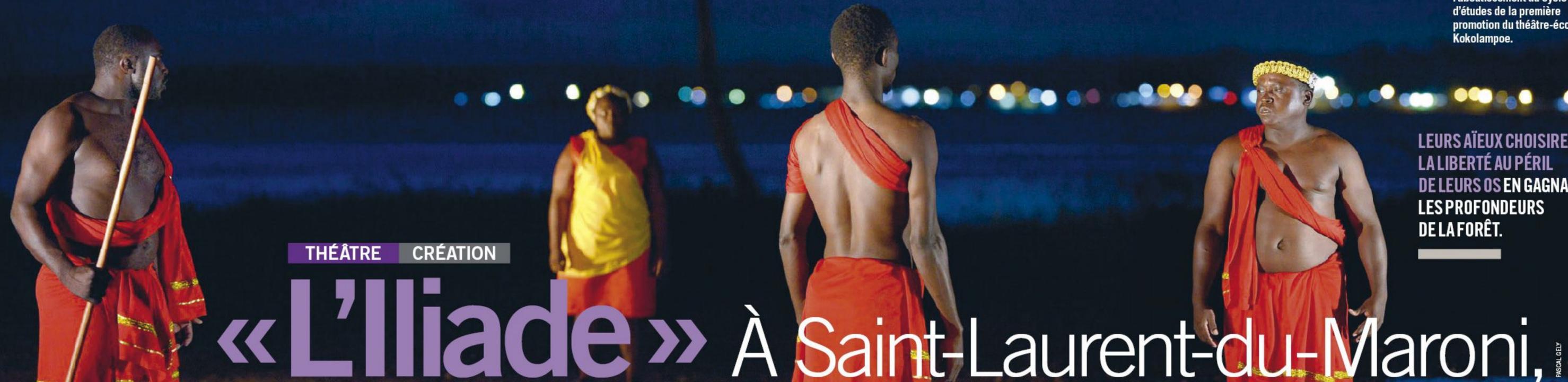


« Une Iliade » constitue l'aboutissement du cycle d'études de la première promotion du théâtre-école Kokolampoe.



THÉÂTRE CRÉATION

« L'Iliade » À Saint-Laurent-du-Maroni,

Homère se joue au bagne, entre le fleuve et la forêt...

Au nord-ouest de la Guyane française, dans l'ancien camp de la Transportation hanté par des milliers de fantômes en tenues de forçats, est désormais implanté le théâtre-école Kokolampoe, animé par Ewlyne Guillaume et Serge Abatucci. Au terme de trois années de formation, comédiens et techniciens de la première promotion ont créé dans la nuit « Une Iliade », d'après Homère.

C'est du théâtre dont on n'a pas l'habitude, en un lieu fa-rouche et lointain. Huit heures de vol depuis Orly-Ouest. Atterrissage sur l'aéroport qui porte le nom de Félix-Éboué (1884-1944), à Cayenne, où il naquit. Il fut – avec Gaston Monnerville (1897-1991), descendant d'esclaves lui aussi natif de Cayenne – l'un des premiers Noirs grands commis de l'État. Nommé gouverneur du Tchad en 1938, Félix Éboué rallia la France libre dès 1940. Quelque deux cent cinquante kilomètres en voiture à vive allure et l'on atteint Saint-Laurent-du-Maroni, après avoir montré patte blanche aux gendarmes, dans les parages du fameux centre spatial de Kourou, d'où sont lancés fusées et satellites. Au cours d'une halte, on croise des ingénieurs russes. Polis mais pas bavards. Consignes de silence. La Guyane est un département français qui ne ressemble pas aux Deux-Sèvres. À Saint-Laurent-du-Maroni, on compte officiellement trente mille à trente-neuf mille habitants, sans

pouvoir vraiment dénombrer les autres, ceux qui n'ont pas de papiers, pour la plupart vivant dans la forêt, où les règles normatives ont du mal à être comprises et appliquées. La guerre dans l'ancienne colonie hollandaise du Surinam, sur la rive d'en face, qui eut lieu entre 1986 et 1992, provoqua l'affluence de quantité de

réfugiés, Noirs marron comme ceux de Guyane, leurs frères de langue et de culture. « Marron », c'est un mot des Antilles. Le dictionnaire Robert le fait remonter à 1640, en tant qu'altération de l'hispano-américain cimarron, qui signifie « esclave fugitif ». Cette population (répartie en Saramaca, Djuka, Aluku, Paraca-

mas) est dénommée Bushinengue (« hommes de la forêt »). Leurs aïeux choisirent la liberté au péril de leurs os, en gagnant les profondeurs sylvestres, où vivent ancestralement dans des clairières les Amérindiens (Kalina et Lokono), qui se déplacent au gré de l'épuisement du sol. Ils disent que « si les Européens croient que la terre leur appartient », eux, entés depuis la nuit des temps dans la contrée, estiment « appartenir à la terre ».

« D'EXCELLENTS FRANÇAIS » Ajoutez les Créoles, des Hmongs (issus des montagnes du sud de la Chine, du Vietnam du Nord et du Laos), des Hindous, des Haïtiens, des Brésiliens et les fonctionnaires métropolitains, plus l'armée, gendarmes et autres, sans oublier la Légion étrangère, qui entraîne dur ses hommes dans des recoins inhospitaliers. Et « Tout ça, ça fait d'excellents Français », ainsi que le chantait Maurice Chevalier pendant la « drôle de guerre ». Au chapitre des clandestins



Le bagne au début du XX^e siècle, à l'établissement du « nouveau camp ».



Vue des « cases » du théâtre-école Kokolampoe. La fin de l'« Iliade » sur la berge du Maroni, frontière naturelle entre la Guyane française et le Surinam.

sans foi ni loi, ajoutons, pour faire bonne mesure, une poignée d'orpailleurs, souvent venus du Brésil, qui pourrissent l'eau avec le mercure et que la maréchaussée a du mal à déloger. Chassés par la porte, ils reviennent ailleurs par la fenêtre. Bon, le décor est planté. Place au théâtre ! En 1993, Ewlyne Guillaume et Serge Abatucci, comédiens et metteurs en scène, installent leur compagnie, baptisée KS and Co, dans les murs du camp de la Transportation

(ancien bagne) à Saint-Laurent-du-Maroni, après une résidence qui leur a révélé le potentiel en friche du territoire. Ce sont deux fortes personnalités, dotées d'une énergie propre à soulever les montagnes, sauf qu'il n'y en a pas en Guyane, mais vous voyez ce que je veux dire. Elle et lui sont de souche martiniquaise. Elle se dit, tout sourires, « négropolitaine », car née en province gauloise. Solides études littéraires, en même temps que le théâtre, le mime, la danse. Des

années passées à Moscou, au Théâtre d'art fondé par Stanislavski. Elle parle le russe à la perfection (c'est elle qui m'a dit que les ingénieurs de Poutine refusent le dialogue en leur langue maternelle). Lui, c'est un grand gaillard qui a pas mal bourlingué. Son nom corse viendrait d'un officier du premier Empire un jour cantonné en Martinique. Serge aurait des petits-cousins fort éloignés dans l'île de Beauté. Mystère des origines. Bref, en 2006, Ewlyne et Serge créent

le Festival des Tréteaux du Maroni, rendez-vous théâtral au cœur du plateau des Guyanes, carrefour entre Brésil et Surinam. Ils y accueillent des troupes de tous horizons (Suisse, Vietnam, États-Unis, Haïti, Belgique, Italie...), suscitant de fertiles rencontres entre ces artistes et la grande région Guyane-Brazil-Surinam-Caraïbe, suivant le principe de « continuité territoriale » cher au cœur d'Aimé Césaire. En 2007, le ministère de la Culture, »

UN REGARD SUR LA POLITIQUE DU « CHANTAGE AU VENTRE »

J'avais besoin d'un point de vue radical. Il n'y a pas de Parti communiste là-bas. J'ai donc rencontré Maurice Pindard. Après avoir été, de 1991 à 2002, secrétaire général du Mouvement de décolonisation et d'émancipation sociale (MDES), il continue d'y militer activement. Le MDES, qui a par deux fois tenu un stand à la Fête de l'Humanité, a des élus (trois conseillers régionaux, un conseiller général, une dizaine de conseillers municipaux). Maurice Pindard est professeur de physique-chimie. Il enseigne aussi le créole. Pour lui, « la France a beau dire qu'il n'y a plus de colonies, la situation de la Guyane n'en demeure pas moins coloniale ». Il estime que ses lois « ont du mal à s'adapter à la réalité géographique spécifique du pays » et que la France pratique l'assistanat de masse pour obtenir en contrepartie la paix sociale. C'est ce qu'il définit comme « le chantage au ventre ». L'article 74 de la Constitution stipule pourtant que « les collectivités d'outre-mer ont un statut qui tient compte des intérêts propres de chacune d'elles au sein de la République ». Toute la gauche guyanaise est d'accord pour l'autonomie relative que cela implique. Il existe une forte demande de reconnaissance de l'identité guyanaise. En novembre 1996, par exemple, n'y eut-il pas cinq nuits d'émeutes à Cayenne pour exiger qu'il y ait un rectorat en Guyane ? C'est enfin chose faite. S'il y a une université des Antilles et de la Guyane, jusque-là, il n'y a pas d'université de plein exercice en Guyane. Le décret en ce sens devrait être enfin pris en 2014. Il y a divorce entre le pays officiel et le pays réel. Difficile, dans ces conditions, d'avalier que « la France est une et indivisible ».

J.-P. L.



Deux héros d'Homère en coulisses. Serge Abatucci et Ewlyne Guillaume, le jour où elle a été médaillée (Arts et Lettres).

» par le biais de la direction des affaires culturelles de Guyane, confiée à la C^e KS and Co la gestion de la scène conventionnée « Kokolampoe, pour un théâtre équitable », qui reçoit neuf spectacles par saison. Le Festival des Tréteaux du Maroni et la scène conventionnée Kokolampoe confondues, depuis 2006 la C^e KS and Co peut s'enorgueillir d'avoir accueilli 17 675 spectateurs et 280 spectacles.

60 % DE CHÔMAGE

Forts de ces résultats, Ewlyne et Serge conçoivent le projet d'une professionnalisation artistique de qualité, en adossant une école à leur théâtre. Tout les y incite dans cette ville – la seconde en importance après Cayenne – où la population est essentiellement jeune (70 % de moins de 30 ans), peu qualifiée (30 % à peine sont scolarisés après 13 ans) et désoccupée (60 % de chômage), mais où les arts de la danse, du chant et du conte sont monnaie courante. En janvier 2012 est signée une convention de partenariat entre la C^e KS and Co, la ville de Saint-Laurent-du-Maroni, la région Guyane, le Fonds social européen, le Centre de formation professionnelle aux techniques du spectacle (CFPTS), situé à Bagnole, et l'École nationale supérieure des arts et techniques du spectacle (ENSATT), sise à Lyon (1). Ce jour-là est né le théâtre-école Kokolampoe.

« Une Iliade » constitue l'aboutissement du cycle d'études de la première promotion de ce nouvel établissement et en prouve, haut la main, le

bien-fondé. L'auteur suisse René Zahnd a adapté le récit d'Homère en une langue claire, d'une naïveté de bon aloi. Giampaolo Gotti, metteur en scène et professeur à l'ENSATT, homme riche d'expériences spirituelles, aguerri à la scène auprès d'Anatoli Vassiliev, a ajouté un prologue au texte pour introduire l'action et l'annonce de la fin de la guerre de Troie. Il a confié à l'acteur qui joue Ulysse (Augustin Debeaux) l'histoire du cheval de Troie, qui vient de « l'Odyssée ». Il a aussi mis en relief la partition des femmes: Hélène et Andromaque (Kimmy Amiamba, si gracieuse et bien disante); Hécube (Noline Kwadjanie, figure excellentement maternelle); Briséis (Miremonde Fleuzin, élégante et flexible),

LA PARTITION DES FEMMES EST MISE EN RELIEF PARCE QU'ELLES RECHERCHENT LA PAIX ACTIVEMENT.

car « ce sont elles qui recherchent activement la paix ». Au terme d'étapes pédagogiques au cours desquelles Giampaolo Gotti s'est attaché à mettre en jeu chez les élèves « un ébranlement physique et d'incantation » (Artaud), trois représentations publiques (les 26, 27 et 28 janvier) ont comblé le public, convié sur la berge du Maroni, sous un plafond de ciel clouté de grosses étoiles, à partager la colère d'Achille (Beilsong Kwadjani) contre Agamemnon (Mac-Gyver Jingpai) et pleurer la mort de Patrocle (joué aussi par Mac-Gyver Jingpai), tandis que, côté Troyens, Ménélas (Carlo Kwadjani) exigeait réparation pour le rapt de la belle Hélène qui a séduit le beau Pâris (Jan-Willem Dimpai)... Pardon de ne pouvoir les citer tous. Nul n'a démerité. Belle tenue épique et chorale de l'ensemble, où se mêlaient harmonieusement la langue française et l'idiome saramaca, des ombres chinoises, un chœur chantant en langue vernaculaire, à la lueur de torchères, de woks où brûlait du pétrole, et de projecteurs sertis dans d'ingénieux chariots de bambou à roulettes poussés à bras. Le tout fait maison. ★

JEAN-PIERRE LÉONARDINI
(1) Patrick Ferrier et Thierry Pariente, respectivement directeurs du CFPTS et de l'ENSATT, étaient du voyage, ainsi que Pierre Chambert, président de l'association KS and Co, ancien inspecteur et conseiller pour le théâtre et les spectacles, fin connaisseur de la Guyane, qui est l'auteur, entre autres ouvrages, d'un poème dramatique, « Cayenne Ô Cayenne » (Éditions du Lizionnaire, 2008).



Visite guidée dans l'enfer du bagne

Fondé en 1852, le centre pénitentiaire n'a fermé définitivement ses portes blindées qu'en 1946, après que 70 000 condamnés y eurent purgé leur peine dans les plus affligeantes conditions.

Voltaire, en 1764, dans une lettre à Necker, écrivait que « le sol de la Guyane est excellent, et que des personnes industrieuses et actives peuvent s'y enrichir en peu d'années ». C'était faire bon marché des maladies endémiques alors courantes sur un sol hostile aux Européens. La ville de Saint-Laurent-du-Maroni, au de-



Quartier disciplinaire, classé monument historique, préservé à ce titre de toute végétation intempestive.



meurant, ne devra son existence officielle, en mars 1880, qu'à l'implantation du camp pénitentiaire. Ses habitants étant alors quasiment tous des gardiens ou des bagnards libérés.

UN MANGUIER GIGANTESQUE

Le 31 mars 1852, le premier convoi de condamnés était parti de Brest à destination des îles redoutables dites du Salut. C'est le 21 janvier 1858 qu'était inauguré le bagne de Saint-Laurent-du-Maroni, constitué de plus de douze bâtiments (rangées de « cases » contenant les cellules de part et d'autre de la cour intérieure, un hôpital, les cuisines, les bâtiments des personnels, lavoirs, bibliothèque). Les condamnés arrivés de métropole, débarqués à Saint-

Laurent, étaient répartis, après triage, entre les différents camps et pénitenciers de la Guyane, Cayenne en tête, avec entre autres joyusetés l'endroit connu sous le nom de « Saut du Tigre », réservé aux « Annamites », soit les détenus originaires d'Indochine. Les bagnards restés sur place à Saint-Laurent étaient considérés comme peu dangereux. Dans la journée, ils travaillaient autour du camp. Main-d'œuvre gratuite pro deo. Si la C^e KS and Co a ses bureaux, ses ateliers et un petit théâtre de cent places dans la partie restaurée du camp, c'est à main gauche, en y entrant, qu'on peut visiter le sinistre quartier disciplinaire, classé monument historique, à ce titre demeuré en l'état et préservé de toute végéta-

LE BOURREAU (UN POSTE ENVIÉ) BRANDISSAIT LA TÊTE COUPÉE À L'INTENTION DES DURS DE DURS, POUR L'EXEMPLE.

tion intempestive. Éprouvante découverte. À l'entrée du camp se dresse un manguiers gigantesque. 150 ans d'âge. Pris d'une bouffée de délire animiste, j'étreins son tronc pachydermique (j'ai vu ça dans un film) dans l'espoir d'entendre, sous la rude écorce, les soupirs et les cris des relégués. Rien. Le manguiers pratique l'omerta. Blague à part, ça fait peur, ces cases collectives où les forçats étaient allongés côte à côte sur des bat-flancs en ciment équipés de « barres de justice », les chevilles enchaînées avec une manille. Et l'emplacement de la guillotine! Le bourreau (un poste envié) brandissait la tête coupée à l'intention du premier rang de spectateurs, les durs de durs, pour l'exemple. En 1973, à l'instigation de « Paris-

Match » en reportage, fut gravé au sol d'une cellule le nom de Papillon, alias Henri Charrière, douteux évadé titulaire d'un best-seller. On songe aussi à Jean Galmot, dont Cendrars parle dans « Rhum ». Voici la cellule de Seznec, condamné présumé innocent. On se rappelle le « Bagne » de Jean Genet, cette pièce créée par Antoine Bourseiller, où le poète fantasmait une grande promiscuité d'hommes fascinés par la gloire du vaurien montant à l'échafaud.

PRISE DE CONSCIENCE

Le bagne de Saint-Laurent ne ferma qu'en 1946. Au total, 70 000 condamnés avaient croupi dans ses murs. La fermeture avait été décidée par un décret-loi d'Édouard Daladier, en 1938. Les reportages d'Albert Londres avaient contribué à la prise de conscience de cette infamie au pays des droits de l'homme. Pour se remettre, rien ne vaut une longue promenade en pirogue à moteur sur le Maroni aux eaux beige. Les deux rives, Guyane et Surinam, offrent un paysage identique d'arbres touffus vert sombre, en boule (comme on dit à l'armée), avec en relief l'élégance anorexique du palmier royal et de l'arbre à boulets de canon. Des enfants sur la berge font cocou de la main. D'autres reviennent de l'école en bateau. ★

J.-P. L.